

Régis Labourdette

ISAAC 1942

Mai 2016

Une accalmie comme le ciel en est quelquefois le généreux pourvoyeur après un orage épouvantable, une tempête avec pluie, grêle, neige et éclairs : c'était plus qu'il n'en fallait, c'était trop, c'était du spectacle à effets, et la brusque accalmie est un coup de théâtre absolument invraisemblable mais juste suffisant pour laisser apparaître le visage innocemment étonné du jeune Isaac. Isaac, ce garçon d'une douzaine d'années, est presque emporté par le flux des gens affairés sur la place sans nom située entre la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine, il était juste entre le candélabre et le panneau de la station de métro Saint-Paul, mais impossible d'y rester, il est poussé à faire quelques pas, il regarde ces gens, c'est la grande ville et il ne reconnaît personne, ne reconnaît pas les lieux non plus, il ignore même la signification du panneau « Saint-Paul ». Il voit un jeune garçon de son âge qui lui jette un coup d'œil joueur avant de se fondre dans la foule ou, peut-être, de rejoindre ses parents. Désorienté, défait des repères les plus simples, ignorant de la réalité environnante comme il est ignorant de sa propre personne, Isaac vient juste d'apprendre son nom qu'il a lu sur la plaque de la chaînette d'or à son poignet gauche. Isaac donc aimerait comprendre la raison d'être aussi bien des gens et des lieux que du moment présent et de ses particularités. Il réfléchit, raisonne, se pose des questions sensées, il est vif, il a le désir de savoir, un désir d'autant plus aiguë que, si tout semble lui échapper, il est néanmoins persuadé d'être une sorte de très grand savant, méconnu, un savant dans des matières masquées ou secrètes.

Les saisons s'étaient confondues, avaient mêlé leur diversité, provoquant une sorte de court-circuit généralisé, mais personne d'autre qu'Isaac n'en avait éprouvé la saisissante action, la violence extrême, cette perception-là n'appartient qu'à lui. Isaac a eu le sentiment d'une paix soudaine, juste après ce qui est le premier enseignement qu'il ait pu appréhender : il se sent le fils des éléments déchaînés en qui il voit père, mère et famille, et il en est tout surpris. Il songe et on le bouscule, il est

trop médusé pour prêter attention à ces goujats qui ne se gênent pas pour lui marcher sur les pieds, qui passent et repassent devant lui, à côté de lui, contre lui, comme s'il n'existait pas.

Une autre image lui revient et le submerge : les goujats se sont mués en un groupe de soldats qui défilent, le visage coincé entre casque évasé et col à galons blancs, qui défilent, occupent tout l'espace et ne se soucient pas une seconde du bien-être d'un jeune garçon stupidement placé sur leur chemin, ils le repoussent jusqu'à le faire presque tomber du trottoir. À leur hauteur, deux hommes parlent allemand. Un troisième, en civil mais qui n'a pas l'air engageant, se retourne, va s'approcher d'Isaac et de sa mère qui l'accompagne, s'approche et va exiger quelque chose, une paperasse, un document ou des papiers d'identité, il les interpelle rudement, Isaac se sent en danger, il faudrait partir, subrepticement partir, c'est impossible, il ne fallait pas être là, il faut répondre tout de suite. C'est un cauchemar qui s'agrippe à Isaac : il voudrait courir de toutes ses forces mais un vent d'une virulence extraordinaire le refoule, l'empêche de s'enfuir, le jette par terre, le projette contre les lourdes bottes, Isaac est cerné par les bottes, n'a plus d'horizon que les bottes qui vont l'écraser, le réduire à rien. Il voudrait se retenir à une réalité qui ne soit pas les bottes, mais tout lui échappe, et il fait très froid, tellement froid, il a les doigts plus qu'engourdis, incapables de se raccrocher à quoi que ce soit.

Isaac fait un énorme effort pour empoigner la balustrade qui est sous le grand panneau «Saint-Paul», il enroule ses mains autour du métal, il serre le plus possible et ses paumes endolories l'arrachent à ce cauchemar d'un autre temps : les soldats ont enfin disparu, restent les passants indifférents qui ne se gênent pas pour lui marcher sur les pieds. Isaac tourne autour de la balustrade qui, sur trois côtés, enferme la descente vers le sous-sol, elle empêche de tomber dans les escaliers qui vont sous la place, et cela lui semble être bonne chose. Un homme et une femme semblent se retrouver, se sourient et disparaissent, deux visages comme si la délicatesse d'un double portrait s'était glissée au milieu de cette foule. Quelques jeunes gens discutent : vaut-il mieux y aller en métro ou à pied ? Ce n'est pas si loin, il est plus agréable de rester dehors que de s'enfoncer sous terre, le soleil est bon, laissons le métro pour une autre fois, ça ne saurait

tarder, oui, profitons de la tiédeur d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'Isaac reprend contact avec le métro et sa fonction.

Il finit par en avoir assez de dériver autour de la balustrade, balloté au gré de mouvements qu'il subit, il a presque honte de rester stupidement là, et c'est par une espèce de nécessité vitale qu'il s'engage dans la rue Pavée. Les trottoirs sont étroits, il s'amuse à mesurer la dépression d'air qui se produit lorsqu'il croise un passant, plus ou moins forte selon la corpulence de celui-ci ou de celle-là, et parfois il se produit un délicat sillage qui fait vibrer la rue : tellement démuni, Isaac s'attache à conserver la mémoire de ces événements qui, pour lui, sont les premiers signes d'une vie qui s'éveille. Puis une haute façade ondule et se creuse, mais s'avance aussi, comme si deux mâchoires très affectueuses dessinaient un espace en liaison aussi bien avec la rue qu'avec un intérieur certainement très chaleureux. Les portes ne peuvent que s'ouvrir très largement, Isaac décide d'entrer, mais impossible de passer la grille qui est bien close. Il se dit qu'il reviendra et fait un effort pour graver en lui la disposition des lieux. Il voit une étoile au-dessus de l'entrée : deux triangles entrecroisés, six triangles pour les six pointes, et lui revient l'image d'une autre étoile, de même forme que celle de la rue Pavée, mais sur un mur très lisse, très clair, blanchi à la chaux. Le soleil, incroyablement fort, provoquait une réverbération telle que l'étoile devenait un liseré à peine perceptible, une sorte de vibration de lumière dont on avait du mal à soutenir la vue. Isaac se souvient mal, fait un effort, il y a un empêchement : peut-être était-il périlleux de regarder l'étoile si blanche sur le mur si blanc. Peut-être y avait-il trop de blanc. Peut-être était-ce le soleil d'Afrique : Isaac souriait à entendre ces grands mots, cette allusion à un autre continent, il pensait à un autre continent, il pensait à Alger !

Il soupire et regarde à nouveau la synagogue de la rue Pavée, et il en a le souffle coupé : il a pensé le mot synagogue, il sait donc que ce bâtiment est une synagogue. Mais une synagogue, qu'est-ce que c'est ? Oui, c'était important mais il en a une représentation floue, brouillée, indistincte, qui s'estompe précisément au moment où il croit parvenir à en fixer les contours : c'est un lieu lointain, impénétrable, un lieu interdit, on ne devait plus prononcer ce mot en public, ce n'était

plus de saison, il fallait faire comme si on l'avait oublié, il fallait sembler de son temps, on avait de nouveaux papiers, très authentiques, très vrais, de belles cartes d'identité avec un nouveau nom, Isaac ne se souvient pas de son nouveau nom. On ne devait plus parler de la synagogue en public et tout irait bien : mais cette histoire est lointaine, si lointaine, il y a une histoire lointaine qui vient se superposer au retour d'Isaac sur ces lieux qu'il a connus autrement.

Il s'éloigne et regarde à nouveau la synagogue, il lève la tête et, tout en haut, il y a un auvent qui joue avec la courbure de la façade, comme si des branches s'entremêlaient à des branches, et juste au-dessous, l'auvent protège deux plaques couvertes de lettres : Isaac se souvient des Tables de la Loi, il pense à Moïse, il pense fugitivement à ses parents. Il longe la grille, l'effleure de la main, revient en arrière et continue à l'effleurer puis repart en avant, il reprend plusieurs fois ce manège : la grille de la synagogue est d'une présence étonnante, elle a une ossature géométrique qui semble concentrer toute la longueur de la rue Pavée, et elle est intimidante parce qu'elle signale peut-être la possibilité d'un danger imminent. Puis la synagogue change de temps, change d'allure : ses murs semblent plus proches, elle est là et on est tout contre, elle n'est pas protégée, il n'y a pas encore de grille et donc, en suivant le trottoir, on longe de tout près le mur. Peu de temps après leur arrivée à Paris, il se promenait rue Pavée en compagnie de ses parents, il avait d'abord considéré avec un peu de surprise cette synagogue claire dans la rue aux maisons parfois si grises, les pierres étaient pour ainsi dire blanches, et il aimait voir, au-dessus de chacune des trois portes, le triangle équilatéral pointé vers le haut qui n'avait rien à encadrer, il aimait ce vide répété, il s'amusait à redessiner mentalement ce vide, il imaginait que le monde entier aurait pu s'y loger, il imaginait le monde tout en se redessinant les trois triangles. Puis il en avait pris l'habitude, et il y était entré une fois, ses parents et lui ayant été conviés à se joindre à des gens du quartier qui devaient y aller : il avait eu l'impression d'une lumière presque palpable. La grande salle lui semblait plus chatoyante que celle de leur synagogue habituelle de la rue Buffault près de la station Cadet, ou plutôt, c'est comme si les rayons lumineux qui lui plaisaient tant rue Buffault, autour des tables de la Loi, au-dessus de l'Arche,

s'étaient mis à imprégner tout le volume intérieur de la synagogue de la rue Pavée. Elle était donc accueillante, et une fois la porte passée, on pouvait s'y sentir chez soi : les chandeliers dorés aux courbes renvoyant la lumière comme s'il fallait la faire vivre à tout prix, le soleil qui est réellement là depuis les verrières d'en haut, les piliers comme de grandes étoffes jouant sous les rayons, et puis des voix qui font trembler l'atmosphère pour donner une autre vie à la lumière. Mais ce matin-là, ce matin de 1942, la synagogue est chaotique : autour de l'entrée, de nombreuses pierres ont été arrachées du mur, brutalisées, vandalisées, explosées, les pierres et leurs supports ont été démantelés, on a voulu détruire la synagogue, c'est la consternation. Les portes n'y sont plus, l'intérieur est béant. Les triangles ont été détruits : Isaac se dit que le monde n'a plus de lieu où il puisse être pensé. Une femme pleure, la synagogue a été attaquée, il ne faut pas rester là.

La grille a repris sa place et Isaac est enlevé à cette violence par les rires d'enfants d'un autre temps, presque en face de la synagogue. Une voiture s'arrête et un, deux ou trois gamins, sortis en courant par la porte cochère, s'y engouffrent en s'égosillant. En même temps, un jeune homme souriant planté sur le trottoir, un téléphone portable à la main, fait connaître le nom des enfants à quelqu'un qui doit être à l'intérieur. Décidément, ils sont bien surveillés et n'ont vraiment rien à craindre. De plus, quelques militaires sont en faction juste là, lourdement armés : ils protègent les enfants, Isaac est soulagé, mais pourquoi faut-il protéger les enfants ? Isaac ne sait plus s'il doit avoir peur, il se demande s'il ne devrait pas rejoindre l'un des enfants qui lui a fait un grand signe, mais la voiture a déjà redémarré.

Tant pis, quelques pas et Isaac arrive rue des Rosiers. Il croise une jeune femme suivie d'un groupe d'une vingtaine de personnes, elle parle et ils l'écoutent, Isaac l'écoute aussi mais discrètement, un peu comme par effraction, il en est gêné mais pense que sa présence ne se fera pas remarquer. Elle explique : dans le fichier économique, les renseignements ont été classés par nom de rue. Rue des Rosiers, il y a quatre-vingt neuf fiches, souvent des commerces d'alimentation ou de restauration, ce sont des dossiers d'aryanisation et la visée sera

d'exproprier les occupants juifs ou, parfois, de nommer un gérant aryen pour permettre de continuer une activité indispensable. Les opérations s'effectuent dès septembre 1940, ce n'est alors qu'un début, bien sûr. Heureusement, plusieurs questions des gens du groupe éclairent ces mots étranges, étranges et qui font peur à Isaac.

Puis ils vont de boutique en boutique, s'arrêtent devant chacune, elle parle, ils regardent, une petite discussion parfois. Elle rappelle quelques faits précis : le secrétaire de l'Association Consistoriale Israélite de Paris intervient en faveur de la boutique qui se trouve..., mais Isaac n'a pas compris la suite. Le Grand Rabbin de Paris sollicite une mesure indulgente à l'égard d'une fabrique de pains azymes au 42 rue des Rosiers. L'Union Générale des Israélites de France a envoyé une lettre de soutien au propriétaire du restaurant du 15 rue des Rosiers, mais il ne faudra pas oublier l'écriteau, bien visible : *Restaurant juif, entrée interdite aux non-Juifs*. Isaac n'entend plus la guide, elle devient toute jaune, ses habits, son visage, ses cheveux, il voit du jaune partout, il secoue un peu la tête, les choses s'éclaircissent et il revoit des affichettes jaunes sur les vitrines : *Jüdisches Geschäft, Entreprise juive*. Il avait demandé à sa mère pourquoi les commerçants s'étaient mis à coller ces papiers, tous en même temps. Elle avait fait mine de découvrir la chose à l'instant, de ne pas y attacher d'importance : « Ah oui, ils se sont donné le mot, c'est un nouveau rite, une nouvelle habitude, un peu comme les chants dans la synagogue ou dans les églises, ou comme dans la rue parfois. Je t'expliquerai tout à l'heure, quand nous serons rentrés. »

Quelques semaines plus tard, Isaac avait vu des affichettes rouges, peu nombreuses : *Direction assurée par un commissaire-gérant aryen, nommé par application de l'ordonnance allemande du 18 octobre 1940*. Sa mère, embarrassée et se voulant souriante, lui avait dit que c'était une mesure administrative pour faciliter la vie des gens, pour avoir moins de papiers à remplir, elle lui expliquerait plus précisément les choses lorsqu'ils seraient rentrés à la maison.

Quelques mois après, il y avait beaucoup moins d'affichettes rouges, presque tous les magasins étaient fermés, les volets étaient rabattus devant les vitrines, ou bien les étals

étaient vides, ou même, certaines vitrines étaient brisées : Isaac se souvient que ses parents lui avaient ensuite clairement dit la situation. Il n'y a plus de queue devant les magasins, il n'y a plus de discussion ou de querelle, Isaac a peur du silence, sa mère et lui ne savent pas très bien à quel endroit de la rue marcher car il y a trop de place, ils zigzaguent sans autre raison que de faire comme avant, de faire comme s'ils devaient éviter d'autres passants mais qui ne sont pas là. Elle lui dit : « Ils ont préféré partir, ils n'étaient pas si bien ici. 1941, c'est une mauvaise année, nous sommes au milieu de cette année déjà, il faut savoir se décider. Peut-être que nous aussi nous préferons partir. Ce serait peut-être bien de partir. » Isaac voit qu'elle a du mal à s'empêcher de pleurer, lui aussi retient difficilement ses larmes, comme elle. C'est à travers une telle accumulation de faits répétitifs qu'Isaac prend progressivement conscience de l'existence du passé, de son passé.

La guide tient à s'arrêter devant chacun des numéros de la rue. Elle détaille. Ce ne sont plus les fichiers économiques, ce sont les habitants en 1941 et 1942, notamment au moment de la rafle du Vél d'Hiv les 16 et 17 juillet, et après. Elle raconte l'histoire des Juifs étrangers, l'arrestation des enfants. Le soir, dans la nuit, les policiers se préparent. Ce sont des policiers français qui opèrent au petit matin, puis les regroupements. Au Vél d'Hiv notamment, le Vélodrome d'hiver dans le XVe arrondissement près de la Seine près du pont de Passy devenu pont de Bir-Hakeim, c'est un nom joyeux, mais elle dit des horreurs : Isaac se bouche les oreilles, peut-être avait-il connu ces lieux alors. Elle raconte, elle dit les treize mille internés du Vél d'Hiv, les tentatives d'évasion, les évasions réussies et les autres. Isaac écoute, il sait qu'il n'apprend rien, il revoit un képi, cylindre et visière, cylindre pour donner à la tête sur laquelle il repose rigueur, régularité et sérieux, et visière parce que l'humanité peut craindre le soleil. Isaac revoit des képis qui, dans la cage d'escalier, dans l'ombre, sous la lumière artificielle, se superposent et s'entremêlent aux injonctions, aux cris, il n'y a pas d'autre porte possible, les képis font de grandes ombres sur les murs, on dirait des colonnes mouvantes qui ne soutiennent rien. Les habitants essaient de protester, l'un des policiers dit qu'il représente le droit, qu'il n'y a rien à faire contre le droit, et la preuve ce sont ses armes : il a tout pouvoir grâce à ses armes,

il est presque jovial, intraitable en même temps, dépositaire des ordres qu'il a reçus et qui ne laissent place à aucune hésitation. Isaac ne sait plus ce qui s'en est suivi, et la guide ne peut rien lui apprendre de ce qui lui est arrivé, à lui précisément : les képis surnagent comme des objets autonomes, les colonnes descendent les escaliers en poussant devant elles leurs victimes. Isaac a des accès de mémoire et puis c'est la nuit.

La guide s'arrête devant l'angle de la rue des Rosiers et de la rue Ferdinand-Duval : *Chez Jo Goldenberg, restaurant*. 9 août 1982, 13h15 : une grenade puis un mitraillage, des morts et des blessés. Les temps ont changé, les assassins ne sont plus les mêmes, mais les victimes portent des noms qui, souvent, sont apparentés aux noms des victimes des années 1940. La guide montre les traces de balles : c'est la preuve que cette mauvaise série est une réalité, c'est ce qu'elle dit avec une nuance de tristesse, et avec une certaine distance car elle est, elle ne s'en cache pas, une historienne de la rue. Isaac l'écoute et n'est pas surpris : il enregistre qu'il y a une réalité continue, il reprend contact avec des repères qu'il sent en lui sans en avoir une conscience précise. Il voit que, sous l'enseigne du restaurant Goldenberg, les vitrines sont pleines de vêtements : le restaurant est devenu une boutique de mode, Isaac est content que la vieille enseigne ait été conservée, on a évité les ruptures, mais il a aussi en tête l'image d'une alimentation bien moins rutilante, avec des gens très simplement mis, il ose demander à la guide qui répond à ce jeune garçon : « Oui, avant Goldenberg, il y avait ici ce qu'on appelait le Fourneau économique, une sorte de soupe populaire fondée par un Rothschild, et il se trouve que Nahum Goldenberg, le père de Joseph, avait ouvert au 15 rue des Rosiers une alimentation orientale qui a été déplacée au numéro 7, là où se trouvait anciennement le Fourneau économique, et l'alimentation est devenue un restaurant bien connu. » Isaac est soulagé, il reprend confiance dans les éclats de mémoire qui lui arrivent de temps en temps.

Il abandonne le groupe, prend la rue Ferdinand-Duval, se retrouve rue du Roi de Sicile puis va rue des Écouffes puis de nouveau rue des Rosiers, puis va jusqu'à la rue des Hospitalières-Saint-Gervais, et plusieurs fois, il revient sur ses pas. Il a du mal à comprendre l'étrange cohabitation de deux

sortes de boutiques, les alimentations et celles où on vend des vêtements. Il n'est pas stupide et comprend que c'est dans l'ordre des choses : bien sûr, on s'habille, on ne peut pas être sans vêtements, les boutiques de vêtements n'ont donc rien de particulièrement choquant en principe. Mais il est entré dans un magasin surprenant, il a dû franchir une porte cochère toute remise à neuf, toute belle, la promesse d'un palais ! Il n'y a pas de vraie devanture, c'est juste la grande porte donnant sur la rue qui fait devanture. Et une fois de l'autre côté de la porte, c'est une cour intérieure dont les murs ont été peints en noir, les fenêtres et leurs vitres aussi, et les tubulures, les barres de tension, les tirants, les projecteurs, tout est noir excepté un grand cadran suspendu qui est couleur cuivre. Comme s'il fallait voiler des aspérités ou des imperfections : les passer au noir. Isaac lève la tête et, au-dessus de lui, il y a une verrière avec de longs carreaux qui font un drôle de brillant glauque qui joue avec le noir. Il sort et entre à nouveau, il hésite sur le pas de la porte, s'interroge et, brisant une fois encore les brumes qui le séparent du monde, finit par comprendre que c'est un ancien atelier. Un atelier, le mot lui revient et reprend un sens : il se souvient que son père l'avait emmené quelquefois dans des ateliers parce qu'il devait y rencontrer des gens, mais c'était difficile à cause du grand nombre d'employés, à cause du bruit, et parce que le patron était tellement occupé, et il fallait attendre dans un coin, alors il ne restait plus qu'à regarder, Isaac était étonné, et son père se penchait vers lui et lui expliquait ce qu'était un atelier, comment on y travaillait. Son père, son père... Et maintenant, là où on fabriquait des vêtements, on les vend !

Les boulangeries, les pâtisseries, les petits restaurants et les grands, les cris de ceux qui racolent les gens pour les inciter à pousser telle porte plutôt que telle autre se combinent pour produire une ambiance qu'Isaac considère avec sympathie, même si les nombreux passants semblent accomplir avec gourmandise un rituel touristique obligé. Les couleurs du décor et celles des gâteaux et des brioches, les hallots tressées et bien brillantes, font une composition bigarrée : un décor de théâtre pour la promenade et les rencontres. Isaac se sent au théâtre, spectateur assistant à une représentation, mais les scènes sont très réalistes et il se dit que, bientôt, les étals vont réellement

l'attirer, qu'il aura peut-être faim, mais ce n'est pas encore le moment. Il est tellement déconcerté par la diversité et les couleurs que, dans un premier temps, elles lui suffisent : il voit et il revoit, il voit aussi la librairie qui exhibe un rutilant chandelier à sept branches et, sur la couverture des livres exposés, il voit des lettres carrées : c'est son père qui s'amuse à toujours dire alphabet carré pour désigner l'alphabet hébraïque, Isaac voit son père auréolé de lettres carrées, il ne peut se rappeler l'image de son père sans les lettres carrées.

Isaac a marché, un homme jeune, barbu, quitte son étal disposé en pleine rue, se jette sur lui et l'interroge : « Es-tu juif ? » Isaac se demande pourquoi une telle question lui est posée, il ne sait plus très bien s'il doit dire qu'il a un nouveau nom, de nouveaux papiers d'identité, mais non, s'il fallait le dire, c'était il y a très longtemps, et il ne sait pas ce qu'il doit dire aujourd'hui. Il tourne dans la rue Eginhard, il se laisse bercer par les grandes arcades qui la rythment des deux côtés, il sait que, après le curieux angle droit, elles reviendront et qu'il pourra continuer paisiblement : il n'a jamais trop réfléchi à ce que peut être la beauté d'une rue, mais elle doit sans doute reposer sur quelque chose comme ce genre de répétition qui revient coûte que coûte, même après un angle droit. Et voilà que, sur la gauche, après l'angle droit, il n'y a plus d'arcades, il n'y a plus de maisons, il y a un vide : la rue est morte ! Un petit jardin, du gravier, de la verdure qui semble toute froide, et tout de même un bout de mur qui s'élève sans raison, comme une relique. Et une stèle, avec un seul nom et cinq prénoms : une famille, le père et ses trois fils, morts en déportation, et la fille qui est revenue d'Auschwitz. Le père est mort à 41 ans, l'aîné des fils à 21 ans, et les deux autres à 15 ans, les deux autres qui étaient donc des jumeaux. Ils sont morts tous les quatre dans le bloc des expériences. Il y a des reflets, Isaac a du mal à lire, il a deviné le texte, voit à peu près les photographies, mais n'a pas réussi à déchiffrer les noms. Les deux jumeaux ont à peine quelques années de plus que lui, ils ont l'air d'enfants sages, un peu rêveurs, Isaac se dit qu'il pourrait leur ressembler. Isaac s'acclimate peu à peu à la ville, il se construit une image de lui-même, il est désorienté mais cela ne doit pas se voir, il ne se fait probablement pas remarquer, il ne se sent pas tellement différent des garçons de son âge qu'il croise, et voilà qu'il s'identifie

maintenant au portrait des deux jumeaux, ils étaient là, il les sent là : il lui suffirait de se retourner pour les voir.

Puis il y a un stade dans la ville, la rue des Jardins-Saint-Paul est bordée par un grand espace ouvert, c'est donc un stade mais avec une échappée somptueuse sur l'église Saint-Paul-Saint-Louis, et tout à coup une puissante lumière orangée vient taper sur le dôme de l'église, lui conférant une présence théâtrale : il a fallu un immense projecteur, quelle incroyable dépense pour transformer un bâtiment réel en décor ! La mise en valeur patrimoniale du Marais n'était pas un vain mot, le quartier de son enfance est devenu un musée en plein air, Isaac est perplexe, il se promène donc dans un musée... Il regarde le ciel et comprend que plusieurs nuages se sont regroupés autour du soleil, ont cerné une part de son rayonnement et ont produit cette vibration lumineuse d'une force et d'une douceur inouïes, il passe des nuages au dôme et du dôme aux nuages, il suit le parcours du soleil, il voit même qu'une fraction de la grande lueur s'est accrochée au faîte de quelques toits de la rue, créant une ligne de lumière, un trait ébouriffé au gré des irrégularités des angles du zinc, des ardoises et des lucarnes. Puis les nuages se rassemblent à nouveau et font disparaître le bel effet de grandeur monumentale : Isaac retourne son attention sur les jeunes gens qui, dans le stade, se passent énergiquement un ballon qu'on voit à peine, et il se souvient.

Des enfants jouent en bas des bâtiments, dans le camp d'internement de Drancy, ils courent et se poursuivent dans le périmètre restreint dont ils disposent ; passent deux sous-officiers, les enfants les interpellent, ils les connaissent bien, les enfants jouaient à se pourchasser, se ceinturer, s'empoigner, ayant décidé que celui qui était attrapé était le prisonnier de celui qui l'avait attrapé ; l'un des enfants s'enhardit à demander aux deux gardes de participer à leur récréation et de prendre tout de suite la place des prisonniers, et le gamin s'était mis à rire presque méchamment comme lorsqu'on se pique au jeu et qu'on sait qu'on dépasse les limites. Un enfant plus jeune avait essayé de se saisir de la main d'un sous-officier et lui disait que ce serait tellement plus drôle s'il venait. Puis, après cet intermède, ils ont recommencé à se courir après de plus belle, et les gardes ont continué leur ronde. Isaac se souvient qu'un adulte, un autre

interné de Drancy, regardait les enfants de loin, discrètement comme s'il était très occupé par ailleurs, il les regardait avec un sourire qui s'éteignait et revenait, un sourire qui n'était pas de mise mais dont il avait tout de même envie.

Des enfants jouent dans la cour, il y en a un qui prend une grosse voix, il oblige les autres à retourner leurs poches et à lui remettre tout ce qu'ils ont, il continue à faire de grands gestes et à vociférer dans une langue incompréhensible, on entend revenir de temps en temps le mot « fouille ». Une autre fois, les enfants sont toujours dans leur enclos, un gendarme monte la garde de l'autre côté du grillage, quelques enfants miment depuis l'intérieur les gestes du gendarme, allongent le pas ou ralentissent et se mettent brusquement à hurler des ordres : il faut rentrer, il faut monter, il faut ressortir, il faut remonter. Les enfants rient et tout le monde s'éparpille autant qu'il est possible.

Un enfant jouait dans la cour, tout seul à ce moment-là, à un moment interdit, il avait peut-être trois ans, un officier, un vrai, le surprend et va l'enfermer dans la prison du camp, à la cave. De la fenêtre de leur chambre, un groupe d'enfants malades a vu le petit emmené par le militaire, ils ont crié, ils ont voulu protester, les gardes sont montés jusqu'à cette infirmerie et les ont tous envoyés à la prison. Un instant, Isaac voudrait ne plus se souvenir, il voudrait avoir été beaucoup plus jeune et ne plus pouvoir se souvenir : il repense à cette petite fille qui, pendant l'appel, pleurait, disant qu'on avait oublié de compter sa poupée, qu'il ne fallait pas la laisser, qu'elle voulait la garder avec elle. Isaac voudrait avoir complètement oublié Drancy, les hurlements, les violences, la saleté des enfants venant du camp de Pithiviers, la tristesse, le désespoir, les signes du désespoir, Isaac voudrait avoir oublié, il voudrait au moins se débarrasser de la matérialité écœurante de tels souvenirs.

À la place du stade, il y avait des maisons, parfois des masures délabrées, Isaac les revoit. Dans les gravats et la ruine il voit un enfant, un bébé plutôt qui vient juste de savoir marcher, avec des vêtements qui ne lui vont déjà plus, il aurait grandi sans qu'on y prenne garde, il est seul, perdu sans doute, il se jette vers la rue, court à nouveau dans les gravats, disparaît derrière un monticule indéterminé, un enfant perdu court au milieu des

immeubles éventrés. On ne sait pas s'il a peur, on ne sait pas ce qu'il cherche, il court peut-être pour ne pas avoir à rester en place, il court il se donne du mouvement : il doit voir le monde qui l'entoure en mouvement. Le monde bouge comme s'il était doué de vie et, à le voir ainsi bouger, l'enfant ne peut que se sentir vivre : percevoir que ça bouge autour, faire bouger le monde autour de soi et avoir le sentiment que le monde donne signe de vie et qu'il faut vivre pour accueillir ce signe. Il va tomber, il va se faire renverser, il n'a plus de vie possible, Isaac devine la présence de ceux qui se penchent à son chevet et feignent de s'intéresser à lui : ils disent qu'ils vont éradiquer cette erreur, éradiquer cette monstruosité, cette souillure puisqu'il se souille lui-même en vivant. Car le mauvais esprit, malsain, délétère, la crasse monstrueuse des mesures gigotent en la personne de cet enfant dépenaillé, pire que dépenaillé, qui court sans raison sans direction, s'enfuit et reste là. Qui ne sait pas détourner la tête pour arrêter son regard sur un objet précis. L'enfant ne voit plus, il n'a plus rien à sa disposition, les réalités s'effacent, il ne reste plus que la hantise instinctive de la disparition personnelle, de la fin de toute perception. Impossible d'y échapper, voir arriver la mort, la sentir toute proche, il n'y a plus rien à penser, plus rien dire : ça va être là, c'est déjà là.

Mais Isaac rêve d'un événement inattendu. Certaines portes se ferment, certaines s'ouvrent, il ne faut pas se souvenir de celles qui se ferment, et l'enfant, profitant de trouées d'une lumière nouvelle, aurait échappé à la mort programmée. Son visage retrouve un autre visage, l'émotion se transmet aux passants et même aux arbres, c'est la grande surprise de l'amour retrouvé, l'amour dont il y avait des bribes déjà dans les mouvements incongrus de l'enfant, des pépites d'espoir, espoir sans grande raison mais espoir tout de même. L'enfant va se libérer de ses meurtriers, ces gens si proches, qu'il pensait si proches et qui étaient capables de faire tant de mal. Il a été trompé, il lui faut lutter contre les trompeurs. L'enfant a repris des couleurs : un commissaire de police s'avance et veut récupérer les indices de l'incroyable phénomène, mais c'est de la poussière qui s'envole instantanément, qui s'échappe glisse coule et disparaît. Il faudrait s'envoler avec la poussière pour reconnaître les formes qu'elle prend dans les airs, se faire aussi volatile que la poussière pour en reconnaître les formes

possibles. Puis prendre la fuite, continuer le jeu, courir après une balle qu'on ne voit pas, après des revenants. Le commissaire de police dirige une véritable reconstitution, mais on avait enlevé tellement de parcelles de vie à l'enfant qu'on ne peut pas dire comment les choses se sont passées. Elles se sont passées.

Ayant pris la direction du sud, allant vers la Seine, Isaac voit des immeubles et ne voit presque personne, il est déçu, il aurait aimé engager la conversation avec un habitant et lui poser des questions, il aurait aimé penser aux questions qu'il aurait pu lui poser. Il arrive devant l'Hôtel de Sens, une grande maison, tellement grande, avec des toits pointus et des tours, des arcades et des portes, une entrée, une deuxième entrée et une troisième : « Et par où vais-je donc passer, si on m'appelle ? » Il s'avance vers la maison qui reprend tout d'un coup son allure passée et devient très noire mais toujours très belle, il considère un instant les pennes et les loquets, les verrous et les serrures, puis il voit à quel endroit la pierre a été lissée par de fréquents contacts, presque polie, d'un blond brillant presque doré. Il est soulagé, mais il en avait oublié de regarder si, depuis une fenêtre, quelqu'un lui faisait signe, il se souvient de quelqu'un qui lui faisait signe. Il lève la tête : tout est fermé, comme bloqué. Une charrette à cheval vient de tourner, il n'en avait pas encore vu, elle vient de tourner au coin de la rue, charrette cahotante sur les pavés, il n'avait pas encore fait attention aux pavés. Les pavés, ce sont de vrais pavés, honorablement posés mais il y a les joints : que de joints, jonctions, jointures, fentes, interruptions, intervalles, interstices, de véritables failles ! Il ne faudrait pas que la charrette s'enfonce trop dans l'une d'entre elles. Le charretier en perdrait son chapeau, la femme qui le regarde ne saurait plus où donner de la tête, le gamin qu'elle tient par la main tire, tire et voudrait tant se pencher au bord du gouffre pour voir, rien que pour voir, parce qu'il y a certainement quelque chose à voir, mais la femme sait bien que, si elle le laisse se pencher, il voudra toujours en voir davantage et qu'il se penchera un peu plus et encore un peu plus et qu'il finira par glisser, par disparaître, et qu'il l'entraînera elle aussi, elle qui n'aura pas su le retenir, car les gouffres sont ainsi faits qu'on ne peut pas les considérer paisiblement, qu'ils vous attrapent et ne vous laissent plus repartir. Elle se refuse à ce vertige et pousse l'enfant dans la rue de l'Hôtel-de-Ville, ils se sont enfuis. Isaac

les a perdus de vue, et ne les voyant plus, voudrait croire que le gouffre peut parfois rejeter ce qu'il avait englouti. Isaac scrute le moindre accident du sol. Déception : les pavés n'y sont plus, ils ont laissé place au bitume gris, lustré. Tant pis !

L'Hôtel de Sens est tellement grand qu'on dirait que plusieurs maisons, pressées les unes contre les autres comme lorsque la foule a trop vite augmenté, se sont vivement libérées, se sont prises par la taille et se sont mises à danser, et en dansant, tantôt s'écartaient, tantôt se rapprochaient jusqu'à se marcher sur les pieds, se confondre et glisser au sol comme des légumes tombés d'un panier trop plein. On les ramasse et la vie reprend son cours. Une tourelle a embroché le toit, le toit s'est écrasé sur la tourelle qui s'est encastrée dans l'angle d'un mur. Les corniches restent souriantes puis font brusquement la moue quand l'arcade d'une porte, montée décidément très haut, les a forcées à jouer à saute-mouton. Isaac aurait très envie de suivre l'exemple des corniches : faire la moue sans doute, ou jouer à saute-mouton, ou bien encore dessiner des cadres pointus et des feuillages exubérants ou peut-être d'invisibles petits personnages.

Passé une marchande des quatre-saisons, une vieille dame que la mère d'Isaac connaît bien et à qui elle veut acheter quelques légumes, elles tombent dans les bras l'une de l'autre, elles s'embrassent et bavardent. Une autre fois, bien des mois avant, elles parlaient du temps passé lorsqu'elles étaient de l'autre côté de la mer méditerranée : de la terrasse on voyait la mer, le parapet faisait une coupure sur les autres terrasses, entre le ciel et la mer. Et le hasard des circonstances les a conduites à Paris et dans ce Marais où elles ne se trouvent pas si mal, même si le yiddish qu'on parle tant de l'autre côté de la rue de Rivoli, au nord, leur semble bien lointain : voilà qui change de l'espagnol ou de l'arabe !

« Cette fois, Reinette raconte à ma mère les dernières nouvelles du quartier Saint-Gervais, elle lui confie que la rue François Miron a pris triste tournure : que de magasins et de cafés fermés, que d'appartements délaissés ! On est sans nouvelles de Moïse, Maurice et Messaoud, sans nouvelles de Nedjma, Esther et bien d'autres. Ma mère voudrait entendre la Reinette d'il y a deux ans, lorsqu'elle lui faisait le compte rendu

du dernier concert de Blond Blond au Petit Marseille : il est si spirituel, si drôle, si entraînant, et ma mère rétorquait que, bien sûr, elle trouvait Blond Blond amusant, mais qu'elle préférait Lili Labassi avec sa voix tellement vibrante : quand il chante et joue du violon, c'est comme si les deux dialoguaient pour essayer de se reconnaître et de recommencer une vie. Les instruments semblent remonter le temps de quelques secondes, comme s'ils allaient un peu à l'envers de la voix qui se remet dans leurs pas et repart de plus belle vers l'avant. Il y a de la mélancolie, quelque chose d'une berceuse et, de temps en temps, une vigueur nouvelle, un rayon de soleil qui s'est frayé un chemin à travers les nuages. Et Reinette, qui a bien compris, se souvient de Raymond Leyris qui lui aussi était passé au Petit Marseille mais avant leur arrivée en France, et lorsque la flûte ou les cordes reprenaient la mélodie de Cheikh Raymond, on avait aussi l'impression que c'était une autre voix qui se superposait à la première et que, en même temps, on revenait un moment avant.

Ma mère a rencontré Reinette un jour de juillet 1941, une Reinette sans charrette à bras et sans légumes, elle se plaint d'avoir été privée de sa médaille de marchande et de devoir être bientôt réduite à la mendicité, ma mère tente de la consoler. Reinette a écrit à l'ambassadeur de France, elle a tout expliqué, elle a dit que son mari avait été blessé pendant la guerre de 14, elle attendait beaucoup de l'intervention de l'ambassadeur, elle a reçu une réponse du Commissariat Général aux Questions Juives, elle la montre à ma mère : *Nous avons l'honneur de vous faire connaître que votre médaille de marchande des quatre-saisons vous a été retirée par application de l'ordonnance rendue par les autorités occupantes concernant les Israélites. Ces ordonnances ont force de loi en zone occupée, elles ne comportent aucune exception et il n'est pas en notre pouvoir d'y faire la moindre dérogation.* »

Isaac est tellement étonné, arpentant la rue du Fauconnier, étonné qu'il faille descendre quelques marches pour pouvoir entrer dans l'immeuble du numéro 9. Il est vraiment étrange de ne pas mettre la rue et une entrée d'immeuble au même niveau ! Il n'essaie pas d'y aller, il n'en a pas envie, comme s'il se mettait à sentir un mur entre l'immeuble et lui.

Isaac imagine si bien ce mur que c'est toute une maison qu'il revoit : un fantôme de maison dont il voit la présence et, en même temps, la démolition. Les murs sont tout à coup transpercés de lumière, les maisons s'écartent, des gens vêtus de noir s'avancent entre les murs chancelants, eux aussi semblent avoir du mal à tenir debout, les maisons s'effondrent parce qu'on n'a rien voulu faire pour les sauver. Il faudrait protester contre cette marque de mépris, comment protester ? Un officiel en uniforme montre les fissures, les arrachements et les fentes, les lézardes de mauvais aloi : voilà qui exige destruction, il n'y a rien à dire. La rue ne sera donc plus là, elle sera décharnée de ses maisons et de ses habitants, Isaac discerne les ouvriers qui dépècent la ville et les habitants qui s'en vont.

Isaac comprend mieux les conversations sarcastiques qu'il avait entendues : les agents officiels de la Mairie et de l'état respectent les règlements, ils exproprient pour cause d'insalubrité, nul ne voudrait participer à la propagation des maladies qui rongent la santé physique et morale, et les citoyens seront assurément des gens responsables en cette grave circonstance ! Les habitants de ces îlots insalubres avaient été prévenus, ils savaient qu'ils devraient quitter les lieux, ils étaient au courant des indemnités qui leur étaient dues, les officiels avaient été justes, avaient consulté les habitants, les avaient écoutés, avaient accédé à leurs désirs, on s'était parlé, on s'était aimablement entendus. Mais il y a un cas où l'entente n'est plus possible : lorsque les habitants ne sont plus là. Impossible de demander aux absents de partir puisqu'ils sont absents : quel dommage ! Les absents étaient partis bras dessus bras dessous avec d'autres officiels, ils ont un peu marché puis sont montés dans des autobus de la RATP, d'autres fois dans de simples fourgonnettes : on ne les a plus revus. Le Vélodrome d'Hiver, ou Drancy ou d'autres noms à consonance étrangère qu'on ne peut que mal prononcer : destination étrangère pour Juifs étrangers. Les officiels des maisons, les sérieux architectes-voyers, et les officiels du départ à l'étranger, les gendarmes respectueux des ordres de la hiérarchie, ne se sont pas rencontrés : les uns ignorent le sort des gens, les autres ignorent le sort des lieux, ce sont les conséquences de la division du travail et de la complexité de l'État. On tourne des pages, on rajuste ses lunettes, on mesure, on contrôle, on s'adapte aux circonstances,

on travaille de son mieux, on va embellir la ville, on va mieux organiser la vie, on veut le croire, il faut s'en persuader, et pourquoi certains font-ils cette tête d'enterrement ?

On a implanté un jardin en contrebas, curieusement géométrique, dans une espèce de cuvette où on recueillerait les eaux de pluie en surplus : Isaac voit ce jardin comme à travers les pages arrachées à un livre. Avant le jardin, des gens habitaient là, tout n'y allait pas pour le mieux, mais ils vivaient dans ces vieilles maisons, ils vivaient ensemble, ils étaient de bonne foi : quand arrivaient de nouveaux locataires, il fallait les acclimater, les mettre dans l'ambiance tout de suite avant même leur installation, juste au moment où ils allaient franchir le seuil de leur nouvelle maison. Les habitants qui les avaient précédés leur disaient les coutumes particulières, ce qu'il fallait respecter, ce à quoi il fallait s'attendre. Les nouveaux arrivants étaient prêts à offrir la qualité de leur travail, ils ne pouvaient pas s'attendre à devoir perdre bientôt la dignité de leur vie.

Quelques pas et Isaac pourrait se retrouver au bord de la Seine : d'amont en aval, les perspectives s'étendent et s'élargissent, la beauté du monde se dévoile au-delà des limites qui lui étaient apparemment fixées. Le fleuve se renouvelle, des courants constamment mouvants caressent les rives qui le définissent : les rives sont la référence, mais il y a un tel renouvellement, un tel mélange qu'on aimerait bloquer le mouvement généralisé et demander au fleuve de faire une pause. On regarderait la personne du fleuve nonchalamment accoudée dans son lit, tranquillement occupée à se remémorer les aléas de sa vie tumultueuse, se donnant l'illusion de la conscience depuis le refuge d'une chambre douillette.

Mais la nuit va venir sur la ville. Isaac se dit dans sa tête le conte de la nuit porteuse de tous les dangers, lorsque chacun retourne vers sa demeure pour se tenir à l'écart des incertitudes, pour ne pas subir les assauts directs d'une férocité menaçante, pour se garantir un asile : on veut croire que l'asile sera inviolable et on reste toutefois aux aguets. Après la journée de travail, éprouvante bien sûr mais utile, chacun devrait se sentir le droit ou même la liberté d'être là, dans la quiétude familiale, mais une rumeur inquiétante est venue aux oreilles de quelques-uns qui l'ont communiquée à d'autres : une rafle des hommes

juifs pour demain matin ; ils doivent partir, se cacher, les femmes et les enfants tiendront le coup sur place. Dans la nuit, se sont mises en action les hordes de ceux qui sont l'émanation d'une sinistre nuit repliée sur elle-même, ils taperont sur les portes au petit matin, ils hurleront des ordres à l'intention de tous, des hommes, des femmes et des enfants : rassembler quelques affaires et les suivre sans discussion. Internement, privation, séparation, déportation.

Comment aurait-on pu empêcher la propagation de l'injustice, et tout en se posant constamment la question de l'existence de cette injustice ? Pourquoi le bon agencement des choses avait-il disparu ? Comment reconnaître par avance la vraie sauvagerie, les vrais responsables ? Ce sont des fraudeurs qui vont là où ils ne devraient pas aller, qui prennent des chemins qui ne leur appartiennent pas, qui ne savent pas penser la beauté possible du monde. Ils se jettent sur leurs proies et quoi qu'ils disent, quelque raison qu'ils se trouvent et expriment avec une fermeté ou une onctuosité tout aussi fallacieuses, ils ne veulent que dévaster, mettre en pièces, dévorer, se repaître, faire taire les douleurs malsaines de leur vide intérieur. Les exécutants, les policiers français qui viennent obéir aux ordres reçus, sont-ils les vrais responsables ? Faut-il aller voir au-delà de ces piètres hommes de main en tenue ? Faut-il pointer les responsabilités décisionnelles ? Coincé maladroitement entre deux sièges des gradins, au Vél d'Hiv, l'un ou l'autre des raflés sait voir l'au-delà de ses pitoyables gardiens, il sait mépriser leur subordination aveugle, il sait aussi que, en ce petit matin, les monstrueux exécutants n'auraient pas dû obéir aux ordres iniques, qu'ils n'auraient pas dû maltraiter leurs voisins sans défense. L'un ou l'autre des raflés se sent souillé par ces actes qui s'approchent, ces iniquités nauséabondes qui viennent le toucher, il est exclu de la liste de ceux à qui on accepte de parler, et donc de la liste des vivants. Il ne pouvait rien faire pour éviter cette spoliation ultime.

Isaac repense au bonheur de ses parents, ils avaient eu le sentiment que la possibilité de vivre à Paris et de pouvoir y séjourner était une chose miraculeuse. Être ici, c'était une renaissance, un peu comme revenir avant sa naissance, se redonner de nouvelles racines, reprendre vie tout simplement. Ils

avaient le désir de repasser par toutes les étapes menant au moment d'aujourd'hui, ils voulaient tout renouveler, renouveler leur vie passée qui allait être nouvelle et ancienne à la fois. C'était leur rêve, pensé en connaissance de toutes les difficultés qu'il impliquait, un rêve dont on peut se bercer et qui fait vivre. Ils étaient tranquilles rue Saint-Antoine, et considéraient avec une certaine distance les divisions très affichées entre Séfarades et Ashkénazes : ils auraient pu se sentir étrangers parmi les étrangers, mais ils préféraient se souvenir de la résistance commune contre les menées antisémites, et puis ils se sentaient plutôt touristes de passage, provisoirement arrêtés en cette terre, ils n'oubliaient pas l'Algérie et se disaient qu'ils y retourneraient plus aguerris, peut-être bientôt. La guerre ayant été déclarée, leur plan était devenu caduque : Isaac se souvient de son père parti combattre puis si vite, si tristement de retour, et de la vie qui avait repris, douloureusement. Peu de temps après, ils avaient été répertoriés en tant qu'originaires d'Algérie et avaient subi le statut de Juifs étrangers dès l'automne 1940 : Isaac avait été tenu au courant de cette situation, ses parents ne lui avaient rien dissimulé.

Isaac se promène en dehors d'un temps clairement balisé, il ne sait pas où il met les pieds, il éprouve une sourde angoisse, une sorte de rancœur, presque du ressentiment à l'égard de ceux pour qui l'existence est donnée comme une évidence, qui n'ont pas à lutter pour simplement exister. Puis il se reprend, conscient de l'inutilité de ce sentiment et de son inanité en cet aujourd'hui auquel il ne comprend rien. Il faut maudire le mal, prévoir les pires châtements à l'encontre des responsables réels, mais les misérables qui sont venus, un jour de Juillet 1942, détruire sa vie et celle de ses parents, ces misérables n'étaient que les jouets dérisoires d'une horreur qui les dépassait, ils ne sont même pas passibles de mépris, même pas justiciables d'indifférence : ceux-là n'existent pas, et, n'existant pas, n'ont pas pu reconnaître la dignité de l'autre qu'ils allaient envoyer à la mort. Comment penser quelque chose de ces misérables ?

Isaac contourne l'Hôtel de Sens, il se souvient qu'il y avait là des immeubles, il ne sait comment comprendre leur absence, il ne sait par quel effet de magie contre-nature s'est imposée cette absence. Isaac revoit les immeubles, il lui faut être

vigilant pour ne pas risquer de les laisser échapper à sa mémoire, il est de retour sur les lieux et c'est la destruction qui acquiert le statut d'illusion, la destruction difforme, invisible, contraire à la vie, qui ne connaît rien à la vie, qui ne s'en explique pas. Isaac se souvient des immeubles et des habitants qui donnaient aux immeubles leur sens d'immeubles, un sens indestructible lié à cette vie qui s'y épanouissait. Il sait de plus en plus que les détails du quotidien, les futilités, les presque-rien sont précisément ce qu'il faut savoir reconnaître, ce sur quoi il faut se pencher pour pouvoir comprendre.

Et s'il ne reste qu'un fragment, pauvre fragment d'une réalité jadis omniprésente, il pourrait se dilater à tout instant : il suffirait de lui prêter attention. Il suffit de voir à travers le temps, cligner de l'œil et le temps change, Isaac vient de se surprendre à jongler consciemment entre 1942 et aujourd'hui, il en est ébahi. Isaac se souvient de la décrépitude des lieux, de l'interdiction de réparer, de la destruction prévisible, inéluctable, mais en lui se reforme l'image de la totalité, l'image d'un état précédant la décrépitude : il remonte le temps, il fallait tout réunir, ne pas refuser l'existence à une part du réel qui permet de remonter le temps. Il y a le temps où on arrange, où on complète, où on défait partiellement pour refaire en mieux, il y a le temps où on détruit et le temps où on repense les choses et les gens qui ne sont plus là.

Ces maisons n'étaient peut-être pas très belles, mais on pouvait passer de l'une à l'autre, et tous ces passages ont disparu, il reste un vide. On cheminait d'un intérieur à l'autre, on savait qu'on retrouverait le jour en prenant un autre chemin que celui par lequel on était entré, on irait vers des rencontres nouvelles, il y avait une ville intérieure avec bien des portes possibles. Pourquoi ce troublant labyrinthe a-t-il été visé par une destruction non seulement des lieux mais aussi des gens ? D'abord des gens, puis des lieux, mais il fallait tout détruire. À quoi bon ces malheurs ? À quoi bon cette cassure, cette césure ? À quoi bon ce massacre du bon temps, du temps du labyrinthe aux multiples portes ? Isaac se sent exclu de la possibilité de ces portes : on ne peut pas y être et on ne peut pas sortir, on ne peut pas être ailleurs non plus. Isaac est de retour et, parce qu'il est de retour, il se souvient et ce qu'il ne voit plus l'inquiète. Isaac

découvre la présence d'une fleurette, venue sur la terre du jardin, un bonheur de l'instant, et peut-elle dire quelque chose des jours heureux disparus ? La présence incongrue de cette fleurette a échappé à la volonté du jardinier du temps présent : ne pourrait-elle pas donner l'idée d'une possible multiplication, l'idée d'un champ de fleurs qui reproduirait les lieux disparus ?

Isaac a l'impression qu'on l'appelle, il entend à peine, il ne sait pas d'où on lui parle, c'est une résonance caverneuse comme si le long cri était filtré par une grande épaisseur de maçonnerie, Isaac s'approche d'un mur puis d'un autre, il n'entend presque rien, c'est une supplication inaudible à moins de coller son oreille aux pierres, il veut savoir et s'arcoute contre un mur. Alors une voix hésitante aux mille intonations se fait entendre, une voix ou des milliers de voix, treize mille voix, et ce sont tous les murs qui se mettent à parler ensemble : les voix s'entrelacent, débordent, s'accrochent au sol, se coincent dans toutes les fissures, se mêlent et font une grande plainte, qui ne se finit pas, qui n'en finit pas de dire combien elle est celle de gens tellement différents les uns des autres. La ville parle, la ville ne peut empêcher le retour de ces paroles, la ville du 16 juillet 1942, du 16 juillet et des jours qui sont suivis. La parole des Juifs arrêtés par la police française revient dans les rues, revient chez eux, revient dans les rues de Paris, dans les rues du Marais. Les Juifs étrangers, comme on disait, avaient cru trouver asile ici loin des persécutions, c'est ici que la persécution continue. Revient depuis l'intérieur des murs la rumeur du Vél d'Hiv où on les a parqués :

Les nouvelles ne sont pas bonnes : le temps suinte, l'horreur s'installe. Réfléchir, palabrer, imaginer : comment savoir ce qui est utile et ce qui ne l'est pas ? On envoie des baisers, on envoie des lettres : merci aux pompiers de Paris qui acceptent d'envoyer les lettres, de s'en charger, des centaines de lettres, parfois de simples bouts de papier qu'ils vont eux-mêmes mettre dans des enveloppes. On envoie des pensées même si les nouvelles ne sont pas bonnes. On demande des colis pour tenter de manger un peu mieux, on demande de l'aide, on demande une intervention avec l'idée que quelqu'un aura le pouvoir faire libérer une femme et son enfant ou tel parent ou tel autre. Faites-nous parvenir un colis de nourriture, et sachez

qu'on ne sera pas ingrats. On donne les détails techniques qui vont permettre de faire avancer la situation : une ou deux photos d'identité pour obtenir une carte indispensable. On va tenir, on va garder la tête haute. Vous à qui on écrit, soyez aussi déterminés que nous : ce sera plus efficace ainsi, soyons le plus efficaces possible.

Nous survivrons au chaos, il y a des règles mais il y a le chaos, c'est un mauvais rêve, nous nous en réveillerons plus fermes. Le malheur est partout, la maladie s'installe, la crainte de la maladie, l'angoisse, les folies, on imagine des folies parce qu'il n'y a plus de repères, on est à bout. Une femme dit une folie à une autre qui la raconte à une autre, elles se détruisent, c'est une chaîne de folies. Il y a des rumeurs, délirantes ou stupides, parce que notre situation ici est hors du monde de la raison. On voudrait faire d'heureuses prédictions, on n'y arrive pas. Que pouvons-nous échanger ? Nous n'avons que la tristesse à nous échanger, et c'est la même. On voudrait construire des raisonnements qui se tiennent et qui nous aident à nous en sortir, mais nous sommes bloqués, bel et bien bloqués. On voudrait partir et on ne fait que bouger, remuer, aller et venir sur quelques mètres, crier pour atteindre un ami qui en sait peut-être davantage, qui pourra avoir un avis, un renseignement.

Il faudrait que quelqu'un vienne jusqu'à nous, qu'il puisse seulement approcher de la porte et parlementer avec un responsable, il est important que ce soit avec quelqu'un de l'extérieur, parce que, une fois dedans, on n'a plus de droits. Donnez-nous des nouvelles de nos parents, de tous nos parents, nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus, et si nous ne savons plus rien d'eux, c'est comme si nous ne savions plus rien de nous non plus, et la vie perd son intérêt : la vie était merveilleuse, je n'y prêtais pas attention, c'est maintenant que je le comprends, et maintenant, ce sont les larmes, les larmes inutiles, de lassitude, de lassitude : on ne sait pas, on ne sait rien, on ne sait pas où on sera demain. Comment saurez-vous où nous serons, vous de l'extérieur ? De l'extérieur, mes amis, mes amis, je vous sens aussi tristes que moi, il ne faut pas, il ne faut pas.

Nous sommes au Vél d'Hiv, nous avons pris place sur les gradins, je fais un clin d'œil à ma voisine : « Madame ma voisine, la représentation n'a pas lieu, quelle tristesse ! » Je la

pousse du coude et je lui demande si elle connaît le nom de la pièce. Elle me prend au mot : « Mais, ma chère amie, vous ne savez pas que, en ce beau jour d'été, c'est nous qui sommes les acteurs : c'est votre tour, jouez donc votre rôle ! » Je lui prends la main, elle la serre, elle aussi a les larmes aux yeux. Ce petit matin de juillet était maussade et pluvieux, les policiers nous ont poussés là-dedans, nous sommes trop nombreux, ce n'est pas fait pour tant de monde, aussi longtemps, et le vacarme est terrible et la puanteur est insupportable. Je réfléchis et je ne parviens pas à comprendre l'enchaînement des faits et des raisons qui a pu nous conduire là. J'entends des plaintes, j'entends des cris d'enfants qui ne peuvent pas jouer, qui ne peuvent pas exiger des friandises ou je ne sais quels petits gâteaux, ils crient comme de pauvres bêtes qui ont trop à demander pour pouvoir demander quelque chose de précis, j'en ai assez d'entendre ces cris.

Il y a tant de monde, tous ces gens que je pensais avoir perdu de vue, dont je pensais que je ne les reverrais jamais, et ils sont là, aussi étonnés que moi, on est là. On se lance un regard, on s'encourage. On mange le peu qu'on nous donne : tristes distributions de nourriture, du bouillon et du pain pour les adultes, du lait pour les enfants. Que la mort m'emporte, qu'elle n'emporte pas mes enfants ! Mon enfant, je veux t'abandonner, j'accepte de t'abandonner : puisses-tu être loin de moi mais être en vie !

Mon enfant, je ne veux pas de ce sort pour toi, nous allons nous enfuir, et si les portes nous sont interdites, nous mourrons ensemble. Pourquoi voulez-vous m'empêcher de quitter cet enfer ? Mes mains sont faites pour mettre fin au malheur.

Maman est près de moi, je veux rester avec elle, j'ai peur qu'on me l'enlève. Nous n'avons plus la liberté de décider de nos vies. J'ai peur de la séparation, j'ai peur de ne pas te revoir. J'ai peur que ce qui va venir soit pire que ce que nous avons aujourd'hui, j'ai peur. Maman me prend dans ses bras frénétiquement, elle est la déesse de l'amour, elle va m'enlever au temps présent.

Tristesse et grisaille : sortirons-nous un jour ? Sortir, sortir. Nous retrouverons-nous un jour à marcher librement dans les rues, dans nos rues, rue des Rosiers et rue des Écouffes, sur le Pletzl, et rue Saint-Antoine et autour de Saint-Gervais et jusqu'au bord de la Seine ? Y aura-t-il un jour de fête ? Ces gens qui décident de notre vie, nous leur enlèverons tout pouvoir de nuire, ils ne seront plus rien. Nous trouverons les décideurs. Mais combien de temps vont-ils continuer à nous faire souffrir ? Puis ce seront les camps de transit, Pithiviers, Drancy, les trains à bestiaux, la chaleur, la saleté, sans eau, sans nourriture ou si peu, et au bout, la mort.

Les policiers m'ont emmenée, ils n'ont pas pris ma toute petite fille : elle est saine et sauve. Je sens que nous allons être séparés pour toujours, je ne veux pas qu'elle porte le malheur dans sa petite âme, je veux qu'on ne lui dise rien du sort de ses parents, qu'on lui dise qu'on a dû partir très loin, qu'on pense à elle, qu'on pense tout le temps à elle mais que nous sommes trop loin pour pouvoir revenir. Il faut lui dire que nous ne l'oublierons jamais.

Isaac a écouté les voix et les mots.

Isaac a écouté les voix, il comprend peu à peu, et les voix lui parlent. Isaac est allé lire la liste précise des déportés sur le mur des noms, à l'intérieur du Mémorial de la Shoah, les voix du Vél d'Hiv s'y mêlent aux voix des autres persécutés et déportés, et il se dit qu'il lui suffirait d'un peu de temps pour reconnaître chacune des voix et la faire correspondre à un nom. Puisque les voix trouvent une certaine quiétude dès lors qu'elles se sentent reconnues, Isaac ne sera pas avare de son temps, il va continuer à les écouter. Il applique son attention à bien prononcer ce qu'il lit, respectant les césures et le rythme qui en découle, harmonisant les noms avec les sonorités par lesquelles ils peuvent être manifestés : il faut réconcilier l'écrit et la vocalisation en une proclamation ou une déclamation déjà musicale, et comme il sera agréable de porter à ses lèvres les pommes trempées dans le miel, les noms et l'annonce des noms, dans une lumière semblable à un ange qui la ferait vibrer et lui donnerait sa qualité de lumière. La fragilité n'a pas empêché la continuité, et la longue nuit d'hiver, si noire et si longue, demande à chaque main de se décider à illuminer les flambeaux,

les cierges, les bougies, les mèches ou les modestes ampoules : le solstice d'hiver sera une fête, les étincelles jailliront là où on ne les attendait plus. Puisque la triste destinée avait donné tous les signes de la plus désespérante absence, il faut aller prendre la mémoire par la main et libérer les dernières étincelles, les extirper du gouffre, il faut donner aux voix une apparence, une personnalité au-delà des malheurs et des deuils, il faut demander aux mois et aux saisons de se remettre en place.

Isaac a les yeux fixés sur la pierre et sur les noms, tout comme un autre jeune garçon, aussi attentif que lui, qui vient de le rejoindre. Ils sont consciencieux et seraient tentés de se lire et de se retrouver dans chaque nom, mais Isaac n'a pas réussi à se souvenir de son nom. Ils sont l'un à côté de l'autre et finissent par se voir : chacun est le miroir de l'autre, chacun se voit dans le miroir de l'autre, chacun voit qu'un jeune garçon lit les noms inscrits sur le mur des déportés, chacun voit que tous deux sont attelés à la même lecture, chacun se voit dans cet autre jeune garçon qui lit lui aussi, ils pourraient alors se dire quelques mots, il n'en reste qu'une vibration intérieure. Au moment où un autre visiteur, lecteur parmi les pierres du Mémorial, se retourne, il a à peine le temps de voir deux jumeaux se faire un signe imperceptible, un signe de reconnaissance, mais non, il ne voit plus qu'un jeune garçon, souriant et grave. Les deux garçons s'étaient reconnus l'un dans l'autre, ils avaient tant de choses à se dire, trop de choses, ils s'étaient encore approchés l'un de l'autre, ils devraient pouvoir commencer à se parler, et à ce moment, ils se fondent l'un en l'autre, et à ce moment, le jeune garçon qui est là retrouve le double portrait d'un homme et d'une femme, son père et sa mère qui l'appellent à eux, ayant été tellement absorbés à la lecture de la pierre.